

A New Name, a New Home and New Directions

In the life of a journal, there are certain junctures that involve major readjustments in the direction of the publication; this issue marks such an event. *Material History Review* is now *Material Culture Review*, with a new home at Cape Breton University, and a revamped Editorial and Advisory Board. Where we are now, where we hope to go, can be better understood by reviewing where we have been over the years.

By the 1970s, Canadian historians had discovered the artifact as an exciting new source for the study of the past, a source other disciplines had long utilized. Archaeologists had journals devoted to their analysis of artifacts. Anthropologists/ethnologists wrote about First Nations, and occasionally their interests included the material world. While many disciplines had already counted material evidence as part of their methodology, historians realized that the specialized studies that artifacts required did not fit comfortably into established history journals.

Those historians working within the museum research community turned to Ottawa for assistance, and researchers within the National Museum of Man (later renamed the Canadian Museum of Civilization) took the lead. The National Museum of Man already had a longstanding involvement with object research through its work in archaeology, the ethnological artifacts of First Nations, and collections related to the European past. The Museum of Man also had an established publication program (the Mercury Series) within each of its divisions, a name chosen because the published monographs, although having minimal production standards, were released quickly. The History, Ethnology, Archaeology and Folk Culture Divisions all had their Mercury series, usually monographs on specific topics.

In November 1975, a group of history curators and researchers from Canadian museums and from what was then the National Historic Parks and Sites

Nouveau nom, nouveau domicile, nouvelles orientations

Dans la vie d'une revue, certaines circonstances peuvent mener à des réajustements majeurs dans la direction de la publication ; c'est un événement de ce genre que souligne ce numéro. *Revue d'histoire de la culture matérielle* est maintenant *Revue de la culture matérielle*, avec une nouvelle domiciliation à l'Université de Cap Breton et un Comité éditorial et de conseil renouvelés. Le point où nous en sommes à présent et la direction que nous espérons prendre peuvent être mieux compris en passant en revue ce que nous avons accompli pendant les années précédentes.

Au cours des années 1970, les historiens canadiens ont découvert l'artefact en tant que nouvelle source passionnante pour l'étude du passé, source que d'autres disciplines utilisaient depuis longtemps. Les archéologues avaient leurs revues vouées à l'analyse des artefacts. Les anthropologues et ethnologues écrivaient au sujet des Premières Nations et parmi leurs intérêts se trouvait parfois le monde matériel. Tandis que de nombreuses disciplines incluaient déjà la preuve matérielle à part entière dans leur méthodologie, les historiens réalisaient que l'étude spécialisée que requéraient les artefacts ne pouvait s'insérer confortablement dans les revues d'histoire établies.

Ces historiens, travaillant au sein des communautés de chercheurs des musées, se sont tournés vers Ottawa pour demander assistance, à leur tête se trouvant les chercheurs du Musée national de l'Homme (plus tard rebaptisé Musée canadien des civilisations). Le Musée national de l'Homme s'impliquait déjà depuis longtemps dans la recherche sur les objets à travers son travail en archéologie, en ce qui concernait les artefacts ethnographiques des Premières Nations et dans les collections relatives au passé européen. Le Musée de l'Homme avait aussi, à l'intérieur de chacune de ses divisions, un programme de publications bien établi, la Collection Mercure, dont le nom fut choisi en raison de la rapidité de parution (bien qu'elles

met at the National Museum of Man in Ottawa for a special forum. Coming from these discussions, the History Division agreed to use their Mercury Series as an outlet for a new publication on artifacts. Initially, two numbers were published under the rubric of the on-going Mercury monograph series: Paper 15 (1976) and Paper 21 (1977). Both were collections of submitted essays.

The introduction of that first number of *Material History Bulletin* (Paper 15) began by stating that the pace of research in Canadian history museums had not kept up with the enormous expansion in collections.¹ Later on in that introduction, the editors listed a number of reasons why material history research was important, among them “proper collections development as well as effective exhibits.”² Further, “the establishment and recording of provenance, which enhances the value of objects in a number of ways, is a task for which historic sites and museums are well equipped.”³ Finally, at the conclusion: “Above all, we felt that museums and historic sites have a responsibility to be in the vanguard of research on material history. Except for some universities in Quebec, the academic community is unlikely to pay attention to material history...”⁴ *Material History Bulletin* was thus the creation of historians working in the museum community,⁵ with an agenda shaped by those working in museums.

Barbara Riley at the History Division of the National Museum was the leading figure in shepherding this emerging journal. She acted as Co-editor, along with Robb Watt of the Vancouver Centennial Museum. The second number of *Material History Bulletin* appeared as History Division Paper 22, in early 1977. It was not long afterwards that *Material History Bulletin* finally was published not as a History Division monograph, but as a stand-alone journal. *Material History Bulletin* 3 appeared in the spring of 1977, in what was the first free-standing issue.

The event that gave a higher visibility to the journal was the symposium organized by the History Division of the National Museum in 1979, and organized by Barbara Riley and other staff members. This meeting brought together scholars from across Canada, the United States, the United Kingdom and France in a gathering to assess what was going on in Canadian artifact research at the time, and to determine the directions in which to proceed. The symposium situated itself largely in the discipline of history, with a few stragglers from geography, folklore and art history. This group identi-

aient respecté les normes minimales de production) des monographies publiées. Les divisions d'histoire, d'ethnologie, d'archéologie et de culture populaire avaient chacune leur Collection Mercure, composée d'ordinaire de monographies sur des sujets spécifiques.

En novembre 1975, un groupe de conservateurs, historiens et chercheurs des musées canadiens et de ce qui s'appelait alors les Parcs et sites historiques nationaux, se rencontrèrent pour un forum spécial au Musée national de l'Homme à Ottawa. À l'issue de ces discussions, la Division d'histoire fut d'accord pour que l'on emploie la Collection Mercure comme vecteur pour de nouvelles publications sur les artefacts. À l'origine, deux numéros furent publiés sous l'en-tête de la Collection Mercure et de ses monographies se succédant sans interruption : le Papier 15 (1976) et le Papier 21 (1977). Tous deux étaient des recueils d'articles soumis.

L'introduction de ce premier numéro du *Bulletin d'histoire de la culture matérielle* (Papier 15) commençait par constater que le rythme de la recherche dans les musées canadiens d'histoire ne pouvait rattraper la gigantesque expansion des collections¹. Plus loin dans cette introduction, les rédacteurs établissaient la liste d'un certain nombre de raisons pour lesquelles la recherche en histoire matérielle était importante, raisons parmi lesquelles se trouvait « le développement rationnel des collections autant que des expositions de grande portée »². Plus loin, « la vérification et l'enregistrement de la provenance, qui accroissent la valeur des objets de nombre de manières, est une tâche pour laquelle les sites historiques et les musées sont bien outillés »³. Enfin, en conclusion : « Par dessus tout, nous sentions que les musées et les sites historiques avaient la responsabilité de se placer à l'avant-garde de la recherche en histoire matérielle. À l'exception de quelques universités au Québec, il est peu probable que la communauté universitaire prête attention à l'histoire matérielle... »⁴. Le *Bulletin d'histoire de la culture matérielle* fut donc la création d'historiens travaillant dans la communauté muséale⁵ et son programme fut mis en forme par ceux qui travaillaient dans les musées.

Barbara Riley, à la division d'histoire du Musée national, fut le pilote de cette revue émergente, en tant que co-rédactrice, de pair avec Robb Watt du Centennial Museum de Vancouver. Le second numéro du *Bulletin d'histoire de la culture matérielle* parut en tant que Papier 22 de la Division historique au début de 1977. Il fallut peu de temps ensuite pour que le *Bulletin d'histoire de la culture*

fied a scholarly theme largely overlooked in Canada—the material past of ordinary people of European background. After that gathering, the papers from “Canada’s Material History: A Forum” were collected and appeared as *Material History Bulletin* 8. While this was happening during the late 1970s in Canada, a similar move to discover the material past of ordinary people was occurring in the United States. The popularity of material culture research there had a dominant impact on the disciplines of American studies, historical archaeology, folklore studies, decorative arts and the direction of museums like Winterthur.

In Canada, the debate was quickly settled as to what to call this new pursuit. Since the driving force behind interest in this new field was primarily historians, and since the institutional support for the new publication came largely from history museums, there was no doubt that this intellectual endeavour would be called material history. Indeed, one of the leading proponents of this field at the time argued that Canadians should not be burdened with the problem that Americans faced by using the term “culture.” Culture was a much-debated and often ill-defined term, and therefore would be avoided. Instead, the term “history” was preferred, and the study of the past through objects would be known as material history. And since only professional historians were those properly trained to research the past, only historians could adequately study material history.⁶

Thus the *Material History Bulletin* was born, largely the creation of historians, most working within museum contexts. The founding members were confident that the journal would encourage the incorporation of artifacts into general historiography as well as a more sophisticated use of material evidence within museum contexts. That the intellectual direction of the journal was to be clearly determined by the museum world was evident simply by looking at the makeup of the Advisory Board of those first numbers: ten members affiliated with Canadian museums, and one private researcher. It was the Canadian museum community who would solicit the content for upcoming issues, and determine editorial direction.

That initial core of supporters, many at the History Division of what was now called the Canadian Museum of Civilization (CMC), gradually would be replaced by new scholars, but it was still through the support of the History Division that the journal continued to be published. However, the generous

matérielle soit finalement publié, non en tant que monographie de la Division historique, mais en tant que revue à part entière. Le *Bulletin d'histoire de la culture matérielle* 3 parut au printemps de 1977, sous la forme d'un premier numéro autonome.

L'événement qui conféra une plus grande visibilité à la revue fut le symposium de la Division historique du Musée national en 1979, organisé par Barbara Riley et d'autres membres du personnel. Cette rencontre rassembla des universitaires du Canada, des États-Unis, du Royaume-Uni et de France pour témoigner de ce qui se passait dans le domaine de la recherche sur les artefacts à ce moment et pour déterminer les orientations à prendre. Ce symposium se plaçait essentiellement dans le champ disciplinaire de l'histoire, avec çà et là quelques géographes, folkloristes et historiens de l'art éparpillés. Ce groupe identifia un thème de recherche grandement négligé au Canada : le passé matériel des gens ordinaires d'origine européenne. Après cette réunion, les articles du « Forum d'histoire matérielle du Canada » furent rassemblés et parurent sous la forme du *Bulletin d'histoire de la culture matérielle* ⁸. Tandis que ceci se passait à la fin des années 1970 au Canada, il se produisait un mouvement semblable de découverte du passé matériel des gens ordinaires aux États-Unis. Là, la popularité de la recherche en culture matérielle eut un impact dominant sur des disciplines telles que les études américaines, l'archéologie historique, l'ethnologie, les arts décoratifs, voire la direction de musées tels que celui de Winterthur.

Au Canada, le débat s'installa rapidement dans la question de savoir comment nommer cette nouvelle orientation. Puisque la force motrice derrière l'intérêt pour ce nouveau champ était constituée principalement d'historiens, et puisque le support institutionnel pour la nouvelle publication provenait essentiellement des musées d'histoire, il ne faisait aucun doute que cette tentative intellectuelle devait s'appeler « histoire matérielle ». De fait, à l'époque, l'un des principaux tenants de ce champ soutenait que les Canadiens ne devaient pas se laisser submerger par le problème auquel les Américains étaient confrontés en utilisant le terme « culture ». Le terme de culture était très discuté et souvent mal défini et, par conséquent, devait être évité. À sa place, on lui préférait le terme « histoire » et l'étude du passé au moyen des objets serait donc connue sous le nom d'histoire matérielle. Et puisque seuls des historiens professionnels étaient correctement formés pour se pencher sur le passé,

support programmes of the 1980s at federal institutions gradually gave way to fiscal restraint, and the *Bulletin* was one of many journals affected. CMC decided to scale back many of its publication programmes, arguing that it was in the business of being a museum, not a publisher. Those within CMC thus looked for additional support outside the institution. That new partner would be the National Museum of Science and Technology (NMST), and numbers 23 (Spring 1986) through 30 (Fall 1989) marked a period of co-production of the journal between the two institutions. The two museum directors noted that this arrangement was made “in recognition of the commitment of our two institutions to scholarly research, collections, and dissemination of our shared mandate with respect to Canadian material culture.”⁷ Soon after, Barbara Riley, the driving force behind *Material History Bulletin*, left CMC, a new editor was chosen, and the editorial board revamped.

In an essay I wrote in 1986, I discussed the state of material culture research in Canada and the United States.⁸ I argued that the leadership role in material culture studies in Canada would come from the museum community. This was different from the United States, where universities were at the forefront of this scholarship. My assessment at the time was based largely on the work of institutions like CMC and NMST, who had organized conferences and promoted publications relating to material culture. My comments were ironic, however, for there was little representation from the Canadian museum community at the 1986 conference when I presented my paper. Attendance was largely made up of those associated with universities, with no one from the Editorial or Advisory Board of *Material History Bulletin* there. It was a portent of things to come; I did not realize then that the situation in Canada had already changed from what I argued it to be in my essay.

Material History Bulletin became the sole responsibility of the National Museum of Science and Technology with number 31 (Spring 1990). No comment appeared in the journal as to why the cessation of the co-publication arrangement, but clearly the Canadian Museum of Civilization withdrew all support. Geoff Rider of NMST stepped in to rescue the journal, taking on the role of Managing Editor. The production team would be led by Rider, and the journal would be produced with in-house assistance from various editorial, translation, and layout staff. Thus, the journal remained within the institutional world of Canadian museums, with a new home

seuls des historiens pouvaient adéquatement étudier l’histoire matérielle⁶.

C’est ainsi que naquit le *Material History Bulletin - Bulletin d’histoire de la culture matérielle*, essentiellement une création d’historiens, la plupart travaillant dans un contexte muséal. Ses membres fondateurs étaient convaincus que la revue encouragerait l’incorporation d’artefacts dans l’historiographie générale autant qu’un usage plus sophistiqué de la preuve matérielle dans les musées. Il était évident que la direction intellectuelle de la revue allait être déterminée par le monde des musées rien qu’en regardant la composition du Comité conseil de ses premiers membres : dix membres affiliés à des musées canadiens et un chercheur privé. C’est la communauté muséale canadienne qui solliciterait le contenu des numéros à venir et qui déterminerait les orientations éditoriales.

Ce noyau de supporters initial, la plupart se trouvant à la Division d’histoire de ce qui s’appelait désormais le Musée canadien des civilisations (MCC), serait graduellement remplacé par de nouveaux universitaires, mais c’était toujours avec le soutien de la Division d’histoire que la revue continuait d’être publiée. Cependant, les généreux programmes de soutien des années 1980 des institutions fédérales firent progressivement place à des restrictions fiscales, et le *Bulletin* fut l’une des nombreuses revues qui en furent affectées. Le MCC décida de réduire l’échelle de plusieurs de ses programmes de publication, arguant du fait qu’il était un musée, pas un éditeur. Ceux qui se trouvaient à l’intérieur du MCC cherchèrent donc un support additionnel à l’extérieur de l’institution. Ce nouveau partenaire serait le Musée national des Sciences et de la Technologie (MNST) et les numéros 23 (Printemps 1986) à 30 (Automne 1989) marquèrent la période de coproduction de la revue par les deux institutions. Les deux directeurs de musée notèrent que cet arrangement avait été fait « en reconnaissance de l’engagement de nos deux institutions envers la recherche universitaire, les collections et la diffusion de notre mandat commun en ce qui concerne la culture matérielle au Canada »⁷. Peu de temps après, Barbara Riley, la force motrice du *Bulletin d’histoire de la culture matérielle* quitta le MCC, un nouveau rédacteur fut choisi et le bureau éditorial fut « revampé ».

Dans un article rédigé en 1986, je discutais de la situation de la recherche en culture matérielle au Canada et aux États-Unis⁸. Je soutenais qu’au Canada, le rôle de leader dans les études de culture matérielle reviendrait à la communauté muséale. Cela

that would mean slightly more technology-related content in the coming years. Largely through the efforts of Geoff Rider, the journal survived.

Those now in charge of the journal realized the use of the term “Bulletin” was somewhat of a misnomer; periodicals called bulletins generally were synonymous with newsletters—filled with short news items rather than substantial analytical essays. Consequently, a year later the name was changed from Bulletin to Review (with number 33, Spring 1991), indicating to the unfamiliar reader that this was a serious academic journal. It was the hope, as well, that the new name would attract more submissions. The new editor, Peter Rider, of the History Division of CMC, noted production changes that had taken place, and that the new name represented an evolution involving actual content. Rider also pointed out that the journal would widen the number of relevant disciplines published in its pages to include art history, architectural history, ethnology and historical geography.⁹ The journal was clearly stepping beyond its early museum origins. Indeed, of the fourteen members of the journal board, now six were affiliated with post-secondary education institutions.

When I took over as Editor in 1997 (with number 45), I became the first person to hold that post who was not affiliated with a museum, but based in a university. Not realizing it at the time, that change was indicative of the gradual evolution of Canadian material culture studies from a museum base to a home within the university (the situation I had pointed out earlier as being characteristic of the United States). The new Advisory Board I formed in 1997 included representatives from the museum world, but also university colleagues who were doing work in material culture.

That museum world that had fostered *Material History Bulletin* was generally facing even more financial pressures. Many of the Canadian federal public sector programmes that proliferated during the Trudeau era gave way to fiscal restraints, restructuring, reduced budgets and an economy where the bottom line was of primary importance. National museums were under pressure to cut back even more on programmes that were not seen as central to their institutional missions. At the Canada Science and Technology Museum (CSTM)—the new name given to the National Museum of Science and Technology in 2000—the journal was seen by some as not where the institution should be spending its increasingly limited resources. By 2000, it was evident to the *Material History Review* Edi-

différait de ce qui se passait aux États-Unis où c'étaient les universités qui se trouvaient au premier plan de ce champ disciplinaire. Cette estimation que je faisais à l'époque se basait largement sur les travaux d'institutions telles que le MCC et le MNST, qui avaient organisé des conférences et promu des publications relatives à la culture matérielle. Mes commentaires étaient ironiques cependant, car il y avait peu de représentants de la communauté muséale canadienne à la conférence de 1986 où je prononçai cette communication. Le public était largement composé de gens associés aux universités et personne n'y représentait le Comité éditorial ou le Comité conseil du *Bulletin d'histoire de la culture matérielle*. Cela laissait augurer de l'avenir ; je n'avais pas encore réalisé que la situation au Canada était déjà différente de ce que je soutenais qu'elle était dans mon article.

À partir du numéro 31 (Printemps 1990), le *Bulletin d'histoire de la culture matérielle* fut placé sous la seule responsabilité du Musée national des sciences et de la technologie. Nul commentaire dans la revue n'expliquait la cessation de l'arrangement de copublication, mais il était visible que le Musée canadien des civilisations lui avait retiré tout appui. Geoff Rider du MNST se porta à la rescousse de la revue, prenant le rôle de rédacteur en chef. L'équipe de production serait menée par Rider et le journal publié sur place grâce aux bonnes volontés locales de rédacteurs et de traducteurs variés. Ainsi la revue resta-t-elle dans le monde institutionnel des musées canadiens, dans un nouveau foyer qui lui apporterait dans les années suivantes un contenu légèrement plus axé sur la technologie. C'est grandement grâce aux efforts de Geoff Rider que la revue survécut.

Ceux qui étaient à présent en charge de la revue réalisèrent que l'usage du terme « bulletin » était quelque peu inapproprié, les périodiques que l'on appelle « bulletins » étant généralement synonymes de « lettres » ou de « communiqués », remplis de courtes annonces ou nouvelles plutôt que d'articles analytiques substantiels. En conséquence, un an plus tard le nom de « Bulletin » fut remplacé par celui de « Revue » (avec le numéro 33, Printemps 1991), signalant au lecteur non familier qu'il s'agissait d'un journal académique sérieux. Cela allait de pair, également, avec l'espoir que le nouveau nom attirerait davantage de soumissions. Le nouveau rédacteur, Peter Rider, de la Division d'histoire du MCC, remarqua que des changements s'étaient produits dans la production, et que le nouveau nom avait représenté une évolution de la revue qui impliquait aussi son contenu. Rider signala

torial Board that support from the CSTM might not continue, or rather, could not continue. At our annual meetings, options for the future would become a topic of discussion.

The word finally came that number 62 would be the last number that CSTM would produce and the journal would need to find a new home. Numerous emails to journal supporters, former Board members, and interested scholars finally led to Cape Breton University, Richard MacKinnon, and the Canada Research Chair that MacKinnon holds. After a series of discussions with Cape Breton University officials, MacKinnon was convinced that his institution could produce the journal. Transitional plans were made, and number 63 would be the first volume under this new institutional sponsorship. Richard MacKinnon would take over as Managing Editor, with Marie MacSween as Editorial Assistant.

The transfer from the Canada Science and Technology Museum to Cape Breton University represents an important commitment by that institution to support Canada's leading journal of material culture research. The commitment retains our publication as an ongoing outlet for the exchange of current research ideas and methodologies. This new institutional base confirms the movement of Canadian material culture studies from the museum to the world of the university. That being said, the challenge for the university is to ensure the continued engagement of museum issues throughout the pages of the journal. In fact, we realize that the future of the journal rests to a large extent on providing an outlet for the important research that must continue to engage our public sector institutions—museums, historic sites, art galleries and heritage centres.

The shift to a new institutional home gave us all the chance to reflect on broader intellectual issues beyond simply funding. Over many exchanges, those of us on the Editorial Board agreed that a name change for the journal would be in order. In spite of the arguments that took place at the founding of the journal against the use of the term material culture, even historians now recognize and use that term. No matter what the discipline, researchers have agreed on the term material culture to cover the kinds of scholarship the journal publishes, and we believe it is now time for the journal's title to reflect this fact.

The new title and new home for our journal, then, mirror the intellectual changes in our study of artifacts within the Canadian context. That study

également que la revue élargirait le nombre de disciplines se rapportant à ce qu'elle publiait dans ses pages pour inclure l'histoire de l'art, l'histoire de l'architecture, l'ethnologie et la géographie historique⁹. Il était clair que la revue s'avancé au-delà de ses premières origines muséales. Et en effet, des quatorze membres du comité de la revue, six étaient à présent affiliés à des institutions d'enseignement post-secondaire.

Quand je pris la charge de rédacteur en 1997 (avec le numéro 45), je devins la première personne pour qui ce poste n'était plus affilié à un musée, mais au lieu de cela basé dans une université. Je ne réalisai pas à l'époque que ce changement était l'indicateur de l'évolution graduelle des études canadiennes en culture matérielle, d'une base muséale à un foyer à l'intérieur de l'université (situation que j'avais signalée auparavant comme étant caractéristique des États-Unis). Le nouveau Comité conseil que je constituai en 1997 incluait des représentants du monde muséal, mais également des collègues universitaires qui travaillaient dans le domaine de la culture matérielle.

Le monde muséal qui avait nourri le *Bulletin d'histoire de la culture matérielle* était confronté, de manière générale, à davantage encore de pressions financières. La plupart des programmes du secteur public fédéral qui avaient proliféré durant l'ère Trudeau cédèrent la place à des restrictions fiscales, des restructurations, des coupures budgétaires et à une économie où le profit net était devenu d'importance primordiale. Les musées nationaux furent soumis à une pression les contraignant à couper encore dans les programmes qui n'étaient pas considérés comme essentiels à leurs missions institutionnelles. Au Musée canadien des sciences et de la technologie (MCST)—nouveau nom, attribué en 2000, du Musée national des sciences et de la technologie—la revue était considérée par certains comme n'étant pas l'endroit où l'institution devrait dépenser ses ressources de plus en plus limitées. Vers 2000, il devint évident pour le Comité éditorial de la *Revue d'histoire de la culture matérielle* que le soutien financier du MCST pourrait bien ne pas se prolonger ; ou plutôt, qu'il ne le pourrait effectivement pas. Les options possibles pour l'avenir devinrent un sujet de discussion lors de nos réunions annuelles.

Il fut finalement prononcé que le numéro 62 serait le dernier à être produit par le MCST, et que la revue devait se chercher un nouveau foyer. De nombreux courriels de supporters de la revue, d'anciens membres du Comité et d'universitaires intéressés

began through the leadership of historians, and has gradually shifted to include scholars in folklore, ethnology (as the term is used in francophone contexts), art historians, geographers and architectural historians. Historians initially argued for the incorporation of the artifact as a primary source of understanding the past. Unfortunately, to date that promise has not been realized. I wish I could say that the training of professional historians now includes as much methodological attention to artifacts as to archives, but I believe this is still not the case.

The change of the title from material history to material culture does not mean that our focus is no longer on studies of the past. On the contrary, we continue to pursue topics that attempt to provide us with insights into pasts neglected or misunderstood because of reliance simply on documentary sources. But the use of the term material culture indicates that our interests now include the study of the contemporary as well as the historical. Material culture scholars are often as much ethnographers as they are archival researchers, and interviews and participant-observation are additional methods of data gathering.

This issue of *Material Culture Review*, then, contains a diverse collection of essays—historical and ethnographic—indicating where we are now. Caroline Mercier traces the origins of the well-known clasping hands and heart motif used on popular artifacts, including jewellery. She describes its origins in the old world, and some of its uses in 17th- and 18th-century North America. In terms of the more recent past, Bill Manning's research report outlines the various levels of messages communicated by the uniforms in the collection of the Canada Aviation Museum, messages often subtle, but important. Louise Saint-Pierre's study of contemporary eating patterns provides insight into the kinds of choices we make when confronted with foods modified by advances in science and technology. Finally, Tom Urbaniak reflects on how contemporary society deals with the past, indicating the interest of material culture scholars in how pasts are appropriated by people today.

Material Culture Review's new home affiliated with Richard MacKinnon's Canada Research Chair in Intangible Cultural Heritage at Cape Breton University reflects the fact of how inseparable are ideas and objects, knowledge and artifacts, the tangible and the intangible. And our new name makes clear that whether we are studying the past or the present, we are interested in studying culture. The centrality

l'orientèrent en fin de compte vers l'Université du Cap Breton, Richard MacKinnon et la Chaire de recherche du Canada que détenait celui-ci. À la suite d'une série de discussions avec les représentants de l'Université de Cap Breton, MacKinnon eut la conviction que son institution pourrait produire la revue. Un plan de transition fut établi pour que le numéro 63 soit le premier à paraître sous cette nouvelle égide institutionnelle. Richard MacKinnon endosserait le rôle de rédacteur en chef, avec Marie MacSween comme adjointe de rédaction.

Le transfert du Musée canadien des sciences et de la technologie à l'Université du Cap Breton représente un engagement considérable de la part de cette dernière institution pour apporter son soutien à la principale revue de recherche en culture matérielle au Canada. Cet engagement fait que notre publication continuera d'être un vecteur ininterrompu de l'échange d'idées et de méthodologies dans les recherches en cours. Cette nouvelle base institutionnelle confirme le mouvement des études canadiennes en culture matérielle, du musée au monde de l'université. Ceci dit, le défi, pour l'université, est d'assurer que les questions muséales continueront d'être débattues dans les pages de la revue. En fait, nous sommes conscients que l'avenir de la revue réside en grande partie dans le fait qu'elle puisse fournir un canal de publication à l'importante recherche qui ne doit pas cesser d'impliquer les institutions de notre secteur public—les musées, les sites historiques, les musées des beaux-arts, les centres d'interprétation du patrimoine.

Le passage à une nouvelle domiciliation institutionnelle nous a donné à tous l'opportunité de réfléchir à des questions intellectuelles dépassant largement celle du simple financement. Après de nombreux échanges, nous, au Comité de rédaction, sommes convenus qu'un changement de nom pour la revue serait approprié. En dépit des arguments qui avaient cours au moment de la fondation de la revue contre l'usage du terme « culture matérielle », même les historiens aujourd'hui reconnaissent et utilisent ce terme. Peu importe la discipline, les chercheurs sont tombés d'accord pour que le terme « culture matérielle » recouvre le type d'études que publie la revue, et nous pensons qu'il est temps à présent que le nom de la revue reflète ce fait.

Le nouveau nom et la nouvelle domiciliation de notre revue réfléchissent donc les changements intellectuels survenus dans notre étude des artefacts dans le contexte canadien. Cette étude a commencé sous la conduite des historiens, puis s'est progressivement élargie de manière à inclure

of the culture concept to researching the artifact has long unified scholars in what we do.¹⁰ Objects remain a means to an end, that end being the understanding of people, and the role of things in everyday life. Meticulous documentation and identification of objects are important first steps in understanding the artifact world, and *Material Culture Review* will continue to publish such research reports. But our journal will encourage those studies that elucidate the meaning behind things, things used in the past or the present. We carefully document the artifacts we see around us, and in doing so, our goal is to understand the people who make, buy or use these objects. Place and time explain material behaviors, and why particular individuals act in specific ways through objects. Our goal, then, in the studies we publish, is to make us see better the connections between thoughts and things.

Gerald Pocius
Editor in Chief

des universitaires des domaines de l'ethnologie, de l'histoire de l'art, de la géographie et de l'histoire de l'architecture. À l'origine, les historiens avaient plaidé pour l'incorporation de l'artefact en tant que source première pour comprendre le passé. Malheureusement, à l'heure actuelle, cette promesse n'a pas encore été tenue. J'aimerais pouvoir dire que la formation des historiens professionnels comporte maintenant autant d'attention méthodologique aux artefacts qu'aux archives, mais je crois que ce n'est pas encore le cas.

Le changement de nom, de « histoire matérielle » à « culture matérielle », ne signifie pas que nous ne portions plus attention à l'étude du passé. Au contraire, nous continuons à rechercher les sujets qui tentent de nous fournir des aperçus de passés négligés ou incompris car ils n'ont été étudiés que sur une base documentaire. Mais l'utilisation du terme « culture matérielle » indique que nos intérêts s'étendent à présent aussi à l'étude du contemporain autant que de l'historique. Les universitaires spécialisés en culture matérielle sont souvent autant des ethnographes que des chercheurs en archives, les entrevues et l'observation participante constituant des méthodes supplémentaires de cueillette de données.

C'est ainsi que ce numéro de la *Revue de culture matérielle* rassemble une collection d'articles divers—historiques et ethnographiques—indiquant où nous en sommes à présent. Caroline Mercier retrace l'origine du motif bien connu des mains jointes avec cœur, utilisé sur des artefacts populaires, y compris des bijoux. Elle décrit ses origines dans le vieux monde et quelques-uns de ses usages aux XVII^e et XVIII^e siècles en Amérique du Nord. En ce qui concerne le passé plus récent, le rapport de recherche de Bill Manning définit les différents niveaux de messages délivrés par les uniformes de la collection du Musée canadien de l'aviation, messages souvent subtils, mais importants. L'étude de Louise Saint-Pierre sur les schémas contemporains d'alimentation fournit un aperçu des types de choix que nous faisons lorsque nous nous trouvons confrontés à des nourritures modifiées par les avancées de la science et de la technologie. Enfin, Tom Urbaniak réfléchit au rapport qu'entretient la société contemporaine avec le passé, indiquant que les gens d'aujourd'hui se réapproprient l'intérêt des universitaires pour la culture matérielle.

La nouvelle domiciliation de la *Revue de culture matérielle*, affiliée à la Chaire de recherche du Canada en patrimoine immatériel de Richard

MacKinnon à l'Université du Cap Breton, traduit à quel point les objets et les idées sont inséparables, la connaissance et les artefacts, le tangible et l'intangible. Et notre nouveau nom établit clairement, que nous étudions le passé ou le présent, que notre intérêt est d'étudier la culture. La place centrale du concept de culture dans la recherche sur les artefacts a depuis longtemps accordé les universitaires sur ce que nous faisons¹⁰. Les objets restent un moyen en vue d'une fin, cette fin étant la compréhension des gens et du rôle des objets dans la vie quotidienne. La documentation et l'identification méticuleuses des objets sont de premières étapes importantes dans la compréhension du monde des

artefacts. Et la *Revue de culture matérielle* continuera à publier de tels rapports. Mais notre revue encouragera ces études qui élucident le sens derrière les choses, choses utilisées dans le passé ou dans le présent. Nous documentons soigneusement les artefacts que nous voyons autour de nous et, ce faisant, notre but est de comprendre les gens qui fabriquent, achètent ou utilisent ces objets. Le temps et le lieu expliquent les comportements matériels et les raisons pour lesquelles des individus particuliers agissent de manière spécifique au moyen des objets. À travers ces études que nous publions, notre intention est donc de nous rendre plus visibles les connexions entre les pensées et les choses.

Gerald Pocius
Rédacteur en chef

Notes

1. See Robb Watt and Barbara Riley, "Introduction," *Material History Bulletin, History Division Paper 15* (1976): 1-6.
 2. Ibid.
 3. Ibid., 4.
 4. Ibid., 5-6.
 5. Watt and Riley, "Material History Bulletin," *Material History Bulletin, History Division Paper 21* (1977): ii-iii.
 6. Gregg Finley, "Material History and Museums: A Curatorial Perspective in Doctoral Research," *Material History Bulletin* 20 (Fall 1984): 75-79.
 7. George F. MacDonald and J.W. McGowan, "A New Bulletin/Un nouveau Bulletin," *Material History Bulletin* 25 (Spring 1987): iii.
 8. Gerald L. Pocius, "Researching Artifacts in Canada: Institutional Power and Levels of Dialogue," in *Living in a Material World: Canadian and American Approaches to Material Culture*, Social and Economic Papers 19 (St. John's: Institute of Social and Economic Research, Memorial University of Newfoundland, 1991), 241-52.
 9. Peter Rider, "Ongoing Changes to Material History Review/Nouvelle orientation de la Revue d'histoire de la culture matérielle," *Material History Review* 33 (Spring 1991): 67-68.
 10. Jules David Prown, "Mind in Matter: An Introduction to Material Culture Theory and Method," *Winterthur Portfolio* 17, no.1 (Spring 1982): 1-19.
1. Voir Robb Watt et Barbara Riley, « Introduction », *Bulletin d'histoire matérielle, Division d'histoire, Papier 15* (1976) : 1-6.
 2. Ibid.
 3. Ibid., 4.
 4. Ibid., 5-6.
 5. Watt et Riley, « Material History Bulletin », *Bulletin d'histoire matérielle, Division d'histoire, Papier 21* (1977) : ii-iii.
 6. Gregg Finley, « Material History and Museums. A Curatorial Perspective in Doctoral Research », *Bulletin d'histoire matérielle* 20 (Automne 1984) : 75-79.
 7. George F. MacDonald et J.W. McGowan, « A New Bulletin/Un nouveau Bulletin », *Material History Bulletin* 25 (Printemps 1987) : iii.
 8. Gerald L. Pocius, « Researching Artifacts in Canada. Institutional Power and Levels of Dialogue », dans *Living in a Material World. Canadian and American Approaches to Material Culture*, Social and Economic Papers 19 (St. John's : Institute of Social and Economic Research, Memorial University of Newfoundland, 1991), 241-52.
 9. Peter Rider, « Ongoing Changes to Material History Review/Nouvelle orientation de la Revue d'histoire de la culture matérielle », *Revue d'histoire de la culture matérielle* 33 (Printemps 1991) : 67-68.
 10. Jules David Prown, « Mind in Matter. An Introduction to Material Culture Theory and Method », *Winterthur Portfolio* 17, no.1 (Printemps 1982) : 1-19.